LE DERNIER DES GROGNARDS.

La Comtesse d'Harleville

LE MARGUILLIER.

-Suite.

XXVIII.

TONFIDENCES SOUS LA TONNELLE.

A l'extrémité du jardin de la Maison-aux-Lauriers, le grognard avait dans l'origine construit de ses mains une petite tonnelle, ombragée par les pampres vigoureux d'une vigne vierge et les guirlandes odoriférantes d'un chèvreseuille. Au centre de co frais réduit, il avait fait placer une table ronde en pierre, autour de laquelle ré-gnait un banc circulaire, à douvier de treillage; c'était dans cette tonnelle que, de son vivant, le comte d'Harleville se plaisait à s'entrenir avec son vieux campagnon d'armes, et que, pendant les beaux jours du printemps et de l'automne, la famille du vieux soldat venait prendre le frais lorsque le soir arrivait ; c'était là aussi que les enfants du colonei et la fille du Balafré, quand ile étaient petits, étaient venus s'ébattre livrer aux jeux de leur age. Combien de fois la fraiche tonnelle n'avait-elle pas retenti des cris de Gontrand, de Blanche et d'Euphrasie! Devenues grandes, les deux jeunes filles avaient conservé pour ce joli réduit la même tendresse qu'autrefois; il leur semblait, quand elles s'assevaient sous ce parasol de feuillage, qu'elles ramensiont à elle le temps si heureux de leur en-Blanche préserait la tonnelle de son bon ami Balafre aux ponts misses, aux châlets, aux grottes, construits à grands frais dans le parc du château de Mennecy; tant il est vrai qu'aux objets les plus simples l'âme s'attache davantage qu'aux splendides imitations d'une nature men-

Dopuis que le mariage de Blanche et de Théophile Gonet avait été annoncé officiellement, mademoiselle d'Harleville avait senti une nouvelle ferveur pour la tonnelle de la Maison-aux-Lauriers. Chaque matin elle vennit trouver Euphrasie, et les deux jeunes personnes sérieuses et graves,—car si l'une devait quitter воп amant, l'autre allait s'unir au sien; Blanche et Euphrasie, disons-nous, couraient légèrement vers le lieu du rendez-vous, comme deux colombes qui regagnent leurs nids pour échipper à l'orage ; puis elles se confinient ces mille petits riens que les jeunes filles appellent des secrets; parlaient, l'une de Gontrand, l'autre de Theophile, et toutes deux mélaient à leurs discours un parfum de tendresse sans bornes, les clans d'une confiance, et une mutuelle sympathie.

-Ah çà ! Euphrasie, dit un matin Blanche & son amie, assise tristement sous la tonnelle, j'espère que lorsque je serai mariée, tu viendras tous les jours chez moi ; tu comprends qu'on ne peut s'absenter souvent quand on est à la tête d'une maison!... mais toi, c'est différent!

-Tu sais bien, Blanche, que je ne pourrais rester un jour sans te voir, répondit Euphrasie ; car il y a longtemps que nous nous nimons.

-Depuis le berceau, repliqua Blanche en riant, et notre amitié durera jusqu'au tombeau! -Ou jusqu'au cloitre, interrompit Euphrasie. -Jusqu'au cloître! répéta mademoiselle d'Harleville ; nurais-tu, par hasard, envie de te faire religiouse ?

-Peut-âtre, répondit la jeune fille, dont une larme vint obscurcir les beaux yeux.

-Religiouse! mais y penses-tu l reprit Blanche, en appuyant sur son cœur la main de la file du soldat ; est-ce que tu ne te marieras pas яциві, toi ?

-Et à qui ? interrompit Euphrasie, avec un mouvement fébrile.

-Mais à mon frère, qui t'aime, tu le sais bien.

-Gontrand part. . . . pour toujours peut-être, et, ne nous quitternit-il pas, que mon pere ne consentirait jamais à me donner à lui, tu le sais

-Oh! on finirait bien par faire entendre raison à notre vieux Balasté! d'ailleurs mon mariage aplanira bien des difficulté. En épousant Thoophile que j'aime, et qui n'est que le file d'un notaire, je donne l'exemple de l'oubli des prejugés qui violentaient autrefois les inclipar la même raison que l'épouse le fils do M. Gonet tu pourras hien, toi, to marier aven mon frère Gontrand, tout comte qu'il est

-Ce n'est point la même chose, fit Euphraeie en soupirant: M. Theophile est riche, toi tuas une dot.... et au surplus, l'état de notrire est avantagoux ; les hommes qui gagnent de l'argent, sont la noblesse d'aujourd'hui, comme le remarquait l'autro jour mademoiselle de Saint-Ange. Moi, je no suis quo la fillo d'un soldat, et je n'ai point de det considéra-

-Et je te dis, moi! que tu épouseras Gontrand!.... En bien ? voilà que tu pleures main-tenant ?.... Enfunt que tu es! Autrefois c'ètait toi qui étais la plus misonnable, à présent il faut que ce soit moi ; fi ! que c'est laid de faire ainsi de la peine à sa bonne amie!.... Allons ! chasse tous ces vilains pressentiments. et embrasse ta sœur, que tu n'aimes plus apparemment, puisque tu lui causes du chagrin.

-Oh! si, va! je t'aime toujours, ma bonne Blanche, répondit Euphrasie en se jetant au cou de mademoiselle d'Harleville ; je t'aimerai

toute ma vie, quoiqu'il arrive! Et los daux jounes filles se tenaient étroitement embrassées, et leurs corps souples et délicats resemblaient ainsi à deux roseaux qui s'enlacent l'un à l'autre pour mieux résister à la tempête.

Un matin, et quelques jours seulement avant le maringe de Blanche, Gontrand surprit sa sœur et Euphrasie dans la tonnelle : toutes deux pleuraient à chaudes larmes, et toutes deux semblaient lire avec passion un livre ouvert devant

-Eh! quoi! fit Gontrand en ce montrant tout-à-coup, des pleurs, presque à la vieitle d'un mariage ! Qu'avez-vous donc, mesdemoiselles? Euphrasie, me direz-vous le motif de cette grande désolation.

Les deux jeunes filles se regardérent en gardant le silence.

-Du mystère! continua Gontrand sur le même ton ; en vérité, je crains que mon apparition ne soit, comme ma question, très-indiscrète, et puisque vous ne daignez pas me répon-

dre, je me retire.

Non, mon frère, ne t'en va pas, dit Blanche, nous lisions une fable de Lafontaine qui a

trait à notre position présente. Et quelle est cette fable ? demanda le jeune

homme avec curiosité. -Cette fable ? répondit Euphrasie, vous la connaissez, ou du moins vous devez la deviner.

-Peut-être, repliqua Gontrand; mais il me somble. Euphrasie, que si vous vouliez me la lire, elle me semblerait encore plus jolie. Blanche va nous la répéter, répondit Eu-

phasie. -Non, ce sera toi, répliqua mademoiselle

d'Harleville. - De grace, fit le jeune homme d'un ton suppliant, que l'une ou l'autre se dévoue, puisque lire une table est un si grand sacrifico pour toutes deux.

Alors Euphrasie prit le livre, en disant : -Eh bien ! ce sont les Deux Pigeons... Et d'une voix tremblante d'émotion, elle lut ce qui suit:

" Deax pigeons s'aimaient d'amour tendre.

" L'un d'eux, s'ennuvant au logis, " Fut assez fou pour entreprendre

" Un voyage au lointain pays.

" L'autre lui dit : " Qu'allez-vous faire?

" Voulez-vous quitter votre frère ?
" L'absence est le plus grand des maux !

Non pas pour vous, cruel, au moins, que les tra-[vaux,

" Les dangers, les soins du voyage

" Changent un peu votre courage.

Encor si la saison s'avançait davantage!.... Attendez les zephirs. Qui vous presse? Un [corboau

" Tout-a-l'houre annonçait malhour à quelque [oiseau " Je ne songerai plus que rencontre funeste,

" Que faucons, que réseaux ; hélas ! dirai-je, il

" Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut, " Bon souper, bon gite et le reste ?"

A mesure que la jeune fille avait lu, sa voix s'était de plus en plus affaiblie; mais arrivée à

" Bon souper, bon gite et le reste ?" ses larmes et celles de son amie avaient coulé avec plus d'abondance.

-Faibles femmes que vous ôtes! dit Gontrand, plus attendrit qu'il ne voulait le paraître; pouvez-vous bien vous repaitre de pareilles idées? Ne savez-vous pas que la poésic ne peut s'appliquer à la vie réelle. Je suis le pigeon voyageur, n'est-ce pas ! Eh ! mon Dieu ! serait-il digne de moi de passer ma vie dans les loisirs d'un château? Allez ! allez ! mes bonnes amies, Lafontaine est un grand moraliste, maiss'il pouvait revenir au milieu de nous. il saurait vous inspirer d'autres conseils et d'autres pensées. Eh! tenez, ajouta le jeune officier, en prenant le livre qu'il feuilleta, voici l'avis qu'il

" Fortune aveugle suit aveugle hardiesse :

" Le sage quelquefois fait bien d'exécuter, " Avant que de donner le temps à la sagesse

" D'envisager le fait, et sans le consulter."

-Voilà la chose, monsieur Gontrand, dit une roix, c'est ainsi qu'il faut répondre aux jeunes filles qui croient avoir tout dit quand elle ont pleuré!

Il va sans dire que cette voix était celle du grognard, qui avait tout entendu et qui venait prendre part à la conversation.

--- A-t-on jamais vu de pareilles folles ! poursuivit-il; elles se dissimulent pour venir lire et eurer en parties liées. Je ne connais pas ce monsieur Latontaine; mais en vérité, si tous ses feuilletons ont pour objet de procurer tant de chagrins, j'accapare le volume et je le flambe ai fait de mes vicilles cartouches de Waterloo!

-Lafortaine, mon vieil ami, répliqua Gontrand, donne de très-bons conseils; ce sont ces demoiselles qui avaiont mal interprêté ses ma-

-C'est différent, fit le vieux soldat, mais en vérité, ajouta-t-il, en lançant un coup-d'æil sur les deux jeunes amies qui penchaient la tête comme deux beaux lys charges de pluie, il faudrait pour vous être agréable, que M. Gontrand se mit aux arrêts, pour le restant de ses jours dans le village de Mennecy! Le soleil des gloricuses batailles n'est pas encore levé, c'est vrai; mais il apparoîtra, et il faut qu'un d'Harleville réponde : Présent !.... à l'appel de la vic-

-Il v aurait un bon moyen de suspendre toutes ces douteurs, dit Gontrand. -Et quelle serait la chose ? demanda le erc-

-Na seur épouse le fils de M. Gonot, c'es

an mieux : ch hien ! permettez à Euphrasie et à moi de nous unir après ma première campa-Vous savez que je suis ruine, aussi bien que Blanche; la disproportion de ce côté n'ex-isie donc plus; quant à celle de la noissance, vous avez trop de bon sens, pour vous y arrêter; voyons, mon cher Balafré, une bonne parole, et toutes ces désolations vont cesser.

-Oh! qui mon bon Balnfré, s'écria Blanche, en courant se jeter au con du vieux soldat, promettez à mon frère la main d'Euphrasie, ce sera mon plus beau cadeau de noces.

Et pourquoi ne donneriez-vous nas rette satisfaction à votre jeune et belle pupille, dit le vicomte de la Pannetière, qui s'était avancé avec le vieil abbé Cafficux, jusque sous la ton-nelle sans être aperçus. Allons! monsieur Bourguignon, votre consentement à ce mariage, et l'ennui de l'absence sera pour eux allégé par cette riante esnérance.

M. le vicointe, fit le grognard, d'un ton grave

vous parlez hien à votre aise de la chose ! -Mon cher marguillier, ajouta l'abbé, je concevrais vos scrupules dans un autre temps ; mais aujourd'hui ils sont hors de raison. Entre nous, et sans offenser qui que ce soit, si l'héritière des d'Harleville épouse le fils d'un notaire, le jeune frère de cette belle personne peut hien s'unir a la fille d'un brave militaire qui porte ses lettres de noblesse sur son visage et sur sa poitrine.

La main sur la conscience, M. le curé, vous croyez donc qu'il n'y aurait pas d'incohé-rence à ce que j'encouragenssse le sentiment de ces deux chers enfants? demanda le grognard d'un ton de conviction.

-Aucun, répondit l'abbé.

-Eh bien donc! exclama le grognard en étendant la main sur la tête des deux amants, je vous promets de vous marier.... après la première compagne de mon jeune officier, et soul réclamation de madamo la comtesse.

A peine le vieux soldat avoit-il formulé cette promesse qu'Euphrasie et Gontrand se ictèrent dans ses bras, et que pressé, embrasse, le grognard fut oblige de demander quartier, en disant :

-Vous m'assiègez; je me rends à discrétion, armes et bagages! assez, assez, monsieur Gontrand, vous me confusez!

Le vicomte de la Pannetière venuit chercher le grognard, sa femme, Euphrasie et Gontrand, pour passer la journée chez lui, parce qu'il avait appris que Blanche devait accompagner sa mère à Paris, où elle al'ait fuire quelques emplettes relatives au maringe de sa fille. Le vicomte n'eut nos de peine à déterminer ses amis à accepter son invitation, mais il éprouva plus de difficulté à déterminer l'abbé Cafficux que son grand âge forçait à ne pas s'éloigner de son preshytère; on vainquit sa résistance en lui disant que sa gouvernante l'accompagnerait; alors le bon curé no fit plus d'objection.

ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

(A continuer.)



LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 28 JUILLET, 1846.

Education,

Nous sommes arrivés à cette époque de l'année où les exercises littéraires de nos seminaires et de nos écoles, appellent l'attention du public, sur le sujet si vital de l'éducation, sur les améliorations introduites dans l'enseignement de notre jeunesse. et sur la marche progressive de l'instruction pri-

C'est un sujet de grande satisfaction pour nous de voir les centaines d'écoles ouvertes sur tous les points du pays, destinées à la régénération de notre société; le peuple Canadien a été outragé et insulté autrefois pour son ignorance; il ne sera plus à l'avenir, car l'énergie déployée depuis quelque temps prou l'énergie di estime le prix des luniè-res, et sa ferme détermination de les répandre dans outes les classes.

toutes us classos.
Mais, ce n'est pas tout d'avoir des séminaires et des écules ; ce n'est pas tout d'avoir des élèves et d'enseigner; il faut savoir enseigner aux divers éges de la jeunesse, aux divers états, ce qui peut leur servir, et le leur enseigner avec la méthode leur servir, et le leur enseigner avec la méthode améliorée et perfectionnée. Il est donc du devoir de tous les citoyens, des gens éclairés dans chaque localité, d'assister aux exercises littéraires et aux examens, qui se font à cette époque, afin de cons-tater la valeur et le mérite des divers systèmes d'enseignement mis en usage; que les professeurs sont des hommes à la hauteur de leur mission, enfin si co que l'on enseigne aux élèves est ce qui convient à notre société et au siècle où nous

Nous nous plaisons à le répêter, notre digne clergé a fait dans ces derniers temps les plus nobles elforts pour étendre les bienfaits de l'édu-cation dans noire pays; il a compris que c'est une partie de sa sainte mission de s'associer aux prorès et il s'est aventuré avec une foi vive dans

grès et il s'est aventure avec une lo vive dans les sentiers nouveaux, ouverts par la civilisation moderne, dans les plas hautes sciences comme dans les plus humbles domaines de l'intelligence. Aujourd'hui tout est changé; ce ne sont plus les visilles métholes de l'ancien régime soienti-fique et littéraire, ce n'est plus l'ancien système d'instruction qui vous embarrassaient plus l'esprit des enfants qu'ils ne l'éclairaient. Ce ce cercle étroit de notions confuses et surannées. de vieilles choses, dans lequel on fessient inces samment tourner les jeunes élèves, sans leur don-ner le temps de penser et de réfléchir; il y s une révolution complète dans tout cela ; à présent les méthodes sont simples et lucides, à la portée des grants, et sons surcharger et fatiguer leur mémoire, on leur apprend à penser, on leur fait comprendic co cuils étudient

Il ne peut se présenter une meilleure occasion de dire toute notre pensée sur l'éducation de notre pays; son avenir en dépend et sous ce point de vue, un ami de som pays dont s'exprimer franchement-il était question il y a quelque temps, dans nos maisons de haut enseignement de renvoyer aux dernières classes du cours l'étude des langues sa-santes et des belles lettres, et de templir les premières années d'études purement industrielles y comprenant les langues agisise et française. Ce plan est mis un peu à execution dans quel-ques uns de nos collèges; l'est-il suffissamment? nous ne le croyons pas; au moins dans la plupart des premiers établissements.

Jusqu'à aujourd'hui il n'y avait pas d'intermé-Jusqu'à aujourd'hui il n'y avait pas d'intermé-diaire, pour la jeunesse canadienne entre un cours d'études classiques et philosophiques et une ins-truction élémentaire très bornée. Le collège ou l'école primaire, point d'autre alternative, comme s'il ne devait y avoir que des savants et des hom-mes professionnels, et de simples manœuvres et hommes de peine. Pour la classe si importante de l'industrie le n'école les auts utiles et l'auride l'industrie, le négoco, les aits utiles et l'agri-culture, ces bras et ces inuscles de la société, poir d'enseignement spécial; point de ces institutions et écoles secondaires compagnement de l'enseignement et écoles secondaires comme on en voyait dans tous les pays qui se vantent d'avoir un systeme ré-gulier d'enseignement populaire. L'industriel an peu aisé, qui pouvait faire donner à son fils quel-ques années d'études plus relevées que celles do l'école de son village ou de son quartier, n'avait d'autre établissement que le collège; si notre étu-dient sobjects se cours ca qui p'arrivait nas à la diant achevait son cours, ce qui n'arrivait pas à la moitié de ses camarades, il entrait, of course dans les professions libérales, qu'il eut ou non les qualifications requises.

Ce tableau d'hier n'est il pas oncore celui d'au-jourd'hui, les professions libérales sont encombrées, et le plus souvent de sujets médiocres, au grand dérriment du public et de ceux qui embrassent ces carrières. Si l'étudiant n'achève pas son cours d'études, ses deux ou trois années de collège ne lui servent à rien, en font un demi savant incapable de se réer un avenir, et un furdeau pour la société. Ainsi l'éducation n'est plus un bienfait; son influence morale sur la population est perdue, le peuple qui voit végéter toute cette foule de jeunes avocats, notaires, médecins, et autres jeunes gens sortis de nos collèges, qui trop souvent font le scandalu et la honte de nos cercles, ne sait que penser de cette éducation, qu'on lui prône sans cesse. Il craindra de faire instruire son fils, de peur qu'il devienne bon à rien. Heureusement que les ucconvénients de ce système et de cet état de choses, font sentir le besoin de plus grands changements et font res-sortir les avantages du nouveau plan, qui consiste a combiner sans les confondre, les deux branches d'éducation ; l'éducation classique et l'éducation industrielle ; en l'adoptant on remplire dans notre système d'éducation, la lacune qui le dépace, le manque d'institutions secondaires; un jeune homqui passe deux ou trois ans dans un collège 'il ne se sent pas appelé ou si on le croit pas par la nature destiné a remplir un role distingué dans une profession libérale, ou si ses parents n'ont pas les moyens de lui faire faire un cours complet; pourra en sortir capable d'entrer dans une branche de haute industrie et d'y parvenir à la distinction; Il y aura là un double avantage, avantage pour le jeune homme; avantage pour la société qui verra tomber l'industrie entre des mains capables; et bientot nous verrous nos artisans, nos cultivateurs et nos chefs de métier ne le cèder en ren à ceux d'aucan peuple au monde. Et parmi ces hommes in utiles accesses de la companie de la

d'auen peuple au monde. El parmi ces nomines si utiles on comptera la plupart de ceux, qu'une sotte vanité aurnit poussé dans les professions libé-rales, pour y végéter misérablement. Grâce aux changements déjà introduits daus quelques collèges canadiens, qui en les fesant se sont donné une grande popularité; et grâce en-core aux admirables écoles des Frères de la Doctrine Chrétienne, qui ont apporté au pays un sys-tème tout complet et parfait d'enseignement ; les vœux et les espérances que nous exprimons aujourd'hui, se réalisent sous nos yeux. Des mil-liers d'enfans sortent de cas établissements ca-pables de faire de bons industriels, des marchands intelligents, des architectes et des entrepreneurs habiles, capables de se créer une existence la-borieuse et lucrative tout à la fois, en fesant de bons citoyens, de respectables maisons.

Nous sommes bien aises de voir dans quelques maisons d'éducation introduire comme une science spéciale "l'économie politique." Elle doit servir aujourd'hui à tous les états ; elle est pratiquée par-

tout et d'un immense avantage dans toute société. S'il nous était permis de faire une suggestion, nous ferons remarquer aux directeurs de nos col lèges, de la campagne surtout, qu'il manque quel-que chose à leurs programmes; ce quelque chose ce sont des études agricoles; ne fut-ce que l'enseignement des principes de l'agriculture moderne, à proportion des moyens à la disposition des établissements ; des notions générales sur la végétation, l'analyse chimique des terres, leur natures, leur propriétés etc. L'introduction de ces études agricoles serait le couronnement de leurs couvres d'amélioration.

Chronique Politique.

La situation politique ne change pas, et ne paraît pas devoir changer de sitôt ; les journaux anglais ont la mavaise foi d'attribuer cet état de choses aux Canadiens-Français; le Tunes et le Herold commencent leurs bulletin de ce jour, par des mensonges

les efforts et les tentatives pour amener une " coalition avec les canadiens-français, ant été jus-qu'à co jour infructueux. Leurs chefs sont fidèles " à leur dévise tout ou rien, et ils refusent toutes les 'offres." Voila ce que nos aimables cofrères les journaux tories envoient en Angleterre sur notre compte.

Hier le Herald, qui est l'organe de M. Smith, s'étonnait de ce que ses confrères de la presse an glaise se plaignaient de l'état désorganise du cabi net ; ce brave Herald est alle jusqu'à dire que le cabinet est au grand complet comme il appeit par la liste suivante qu'il publio : Président du Conseil M. Morris.

Socrétaire Provincial M. Daly. (Ouest) M. Draper. (Est) M. Smith. Procureur général Inspecteur génémi M. Cayley.

Receveur genéral M. Morris Com. des terres de la couronne M. Papineau. Le vétéran M. Viger a résigné." Le Had's s'étonne encore que quelques uns de ces mes i urs parlent de résigner. Pourquei so retirer dit-il, si leur, retraite n'est pus nécessaire? capendant le Herald nous annonce que M. Morris ospendant le nerous nous annonce que M. Morris parait disposé à résigner sa place de secrétaire pro-vincial, si les canadiens français veu ent bien ac-cepter ces deux p aces ; quant à M. Smith comme il est Breton, et représentant un comté Breton, il

demeure procureur général." Le Herold declare demeure procureur général." Le Hereld doclare de plus que c'est justice; qu'il est pret a accorder aux canadiens français ces qu'ils ont droit d'avoir.—" Que puisqu'ils sont deux tiers de la pulation du Bas-Canada, ils ont droit d deux flers des places dans cette moitif du cabinet, organisée pour le Bas-Canada. Nos compatriotes d'origine fran-çaise continue le Hérald, feraient mieux d'uccepter deux places etc.

20 E. (1940) E. C.

N'est.ce pas pousser l'impertinence au superlatife N'est-ce pas pousserr imperiment au superman n'est-ce pas trop pitoyable de voir de pareillet absurdités imprimées, Nous vous l'avons dit cent fois, messieurs du Herald, de la Gazette, du Tima et du Courier, ce n'est pas comme Canadiens-Fran-çais, que nous voulons du pouvoir; nous répudions cas distinctions d'origine, que vous avez continuel-lement sur le tapis ; c'est comme appartenant à la majorité du Bas-Cauada, indignement sacrifiée au Haut-Canada que nous voulons que cette majorité soit représentée dans les conseils de notre souve-

La majorité du Bas-Canada ne veut pas que ser La majorite du Bas-Lanada ne veu pas que aches entrent au pouvoir, avec des Bas-Canadiens hostiles à ses intérêts, pas plus qu'en entrant au pouvoir ils abandonnent sa cause et ses principes, comme MM. Viger et Papinesu ont fait, pour devenir les instruments de la faction tory de Montréal. D'ailleurs sous le régime de la responsabilité un ministre deit sent une politique. lité, un ministre doit avoir une politique à suivre; il ne peut entrer au pouvoir, que pour mettre cette politique à exécution, de sorte qu'il lui faut des collègues, qui pensent comme lai.

Ainsi, vonloir que M. La Fontaine, on aucun autre membre de l'opposition libérale, entrent su cabinet avec M. Smith, c'est vouloir une chose impossible.

possible.

D'après le Herald.M. Smith semblerait le seul obstacle, qui se présente à une meilleure organition ministérielle. Il est hors de question de mettre M. Smith de côté. On dit pourtant, que Son Excellence aurait dit de ce procureur général, ce qu'un jour dans une correspondance célébre par les Revues des Revues qu'on en fit, M. Draper disait d'un vieux président du conseil " sa retraite donnerait de la force à mongonvernement." Pauvre M: Smith! Il est si utile ! l'administration actuelle! Il la soutient, presqu'i lui scul, comme la corde soutient le pendu.

Nous devons encore protester en terminant contre les allégués mensongers de la presse anglaise; aucunes offres quelconques n'ont été faites à nos compatriotes au sujet de la recenstruction du cabinet. Ils ne les refuseraient pas, si elles étaient raisonnables.

SOIRÉES DE M. WINTER.

Mr. Winter a commence à exhiber hier soir et All, Winter a commence a extince her sorre continuera tons les soirs de cette senanine, a la Salle des Old Fellows, quatre grands tableaus, exécutés dans le style du Dagnerreutype. Chaque tableau couvre une surface de près de 202 inch carrès. Lo premier est une vuo de la cathédiale de Milan : le second représente la cité de Jérusa lem et le cruciliement; le troisieme l'intérieur de l'église du St. Sépulere et le quatrième le festie de Balthazar. Nous avons assisté hier soir à l'éxhibition de M

Nons avois assiste ner soir à l'exinomoj de la, Winter et nous pouvons dire, sans éxagération, qu'il n'y a rien de plus admirable que ces inbluaux, à moins de les voir de ses youx, il est impossible d'en concevoir toute la beauté et la magnificence; d'en concevoir ione la ceaure es la magnimente, les peintures sont de main de maitre; mais ce qui nous a étonné le plus, ce sont les effets de la licmière sur ces toiles; c'est incroyable et féérique la cathédrale de Milan nons appurant d'abord on milieu d'un bean jour; vous pouvez admirer tout a votre aise sa sublime et imposante architecture; peu a peu, le jour baisse, les ombres du soir s'alion-gent et vons avez encore les teintes rougeatres et fantastiques du crépuscule, qui viennem dorer de leurs lueurs mourantes les colonnes, les acceaux est la lune, qui se lève, répandant sur ce magnite est a lune, qu'se reve, repatidant sur ce magni-rique tableau ses piles et doux rayons; inondant de sa lumière argentée tous les détails du sujet; à minuit, les hôtels sur la grande place paraissent successivement s'alluminer; l'église elle nême, laisse voir dans son intérieur l'éclatante lumière de mille bougies; les portes s'ouvrent et à vote grande surprise vous voyez s'écouler sous vos yeux la foule des fidèles! La rue de Jérusalem ne le cédo en rien à celle de la première ; les effets de lumière sur cette toile sont encore plus merveilleux. L'orage avec ses éclairs, le ciel sombre et menaçant, le bruit lointain du tonnerre; le mont Calvaire; et le crucifioment, mais surtout les groupes de personnages, tout cela est bien digne de l'attention du visileur.

L'intérieur du Saint Sépulcre est grand, triste, imposant, religioux comme le sujet ; vous voyet là tous les lustres, donnés par les cours souvernines de l'Europe; l'église est vide et sévère; tout à coup la lumière la plus brillante paraît aux lampes et dans los lustres, l'église en est mondée; et l'invide et sévére térieur est rempli de fidèles, représentant les belles cérémonies des fêtes de Pâques.

Le Festin de Balthaser est le tableau le plus riche et le plus splendide ; la toile représente d'a-bord le Palais de Babylone dans toute su magnificence royale, avec ses colonnes sans nombre de marbre blanc, ses sculptures et toutes ses richess dans le fond du tableau s'élève la Tour de Babel le temple de Bélus ; sur le devant aux pieds du trône est la table du banquet, couverte des vases sacrés, sacrilègement enlevés au temple par Nabuchodonosor : les ombres de la nuit s'étendent peu l peu sur ce magnifique speciacle et la lune apparaît à l'horizon au milieu des édifices splendides. Les nuages amoncelés au ciel, sont baignes de sa lumière, ainsi que les fastueux palais d'alentour l'obscurité succède et quand elle est complète, la scène change. Millejets de lumière paraissent à la fois, c'est le grand festin royal. Tonte la cout est par groupe sous ces lambris; c'est un coup est par groupe sous ces lambris; c'est un coup d'œil digne de Babylone de la villa aux cont pones; vous avez la une scène incomparable de richesse et de splendeur, et au moins mille personnages sur la toile! L'apparition magique des môts écrits sur le mur, la consternation du roi idolâtre et de toute sa cour, quand le prophète Daniel les interprête fait une profond impression sur les steurs. C'est au milieu des cris d'admiration applandissement prolongés que le rideau se baisse sur ces beaux taldeaux

sur ces beaux tableaux.

Voilà quelque chose d'infiniment supérieur à
tout ce que nous avons eu à Montréal depuis long-temps. Nous recommandons à toutes nos familles canadiennes d'aller voir cette belle etéibition : il or n'y a pas d'exagération dans ce que nous en dis e 15, ce n'est pas un puff éditorial que nous écrivons; mais nos impressions d'hier soir.
